

Charles de Foucauld : Visage de la miséricorde.

1^{ère} partie - La vie de Charles de Foucauld : une histoire sainte.

La sainteté n'est pas d'abord une réalité abstraite. Elle se découvre en contemplant des visages d'hommes et de femmes. La vie de Charles de Foucauld qui frôle parfois l'errance, nous rappelle simplement que Dieu écrit droit avec les lignes courbes de notre histoire. Nous allons simplement retenir quelques épisodes de sa vie, en essayant de faire le lien avec le contexte culturel de notre époque. Il a vécu entre deux siècles : 1858-1916. Nous fêtons cette année, le centenaire de sa mort. Rappelons simplement le contexte de la seconde moitié du XIX^e siècle. Le thème de la miséricorde n'est pas à l'honneur. Dans « Ainsi parlait Zarathoustra » Nietzsche déclare : « Je ne les aime pas, les miséricordieux ». C'est encore lui qui dira que le Christianisme est la religion des esclaves. Rappelons que nous entrons dans le siècle du positivisme et du scientisme. Nietzsche comme tant d'autres pensaient que la compassion et la miséricorde ne pouvaient être que cause d'abaissement pour l'être humain.

Un jeune sans repères.

Charles de Foucauld est né en 1858. Cette année-là évoque d'autres témoins de la foi dans des milieux sociaux bien différents. Le 11 février 1858, ont lieu les premières apparitions à Lourdes et nous pensons tout naturellement à la petite Bernadette. Vous connaissez sans doute la condition sociale de ses parents. Le chômage qu'a connu François Soubirous est un exemple de la condition sociale de tant de personnes sous le Second Empire. On ne peut oublier en même temps le travail des enfants en bas-âge dans bon nombre de familles pauvres. Juillet 1858, voit le mariage de Louis et Zélie Martin à minuit à l'église Notre-Dame à Alençon. Ce sont les parents de la petite Thérèse. Ils évoquent pour nous la bourgeoisie Alençonnaise. On peut dire la bourgeoisie commerçante de l'époque qui va bénéficier de l'essor industriel, économique et commercial du Second Empire.

15 septembre 1858 : c'est la naissance de Charles de Foucauld à Strasbourg. Il naît dans une famille d'origine aristocratique dont bon nombre de ses ancêtres se sont illustrés à travers l'histoire. L'un de ses ancêtres a même servi sous Saint-Louis. Très vite, les parents vont quitter Strasbourg pour s'installer à Wissembourg à la frontière allemande. Dieu choisit ses témoins à une époque donnée et dans tous les milieux sociaux. La sainteté n'est pas réservée à une élite. Charles, comme Thérèse, ont un début d'enfance heureuse mais qui sera très vite marquée par des deuils familiaux. Deux ans après la naissance de sa sœur, Charles se retrouve orphelin de père et de mère, à l'âge de six ans. Thérèse vivra aussi douloureusement la mort de sa mère qui est atteinte d'un cancer. Elle aura à peine cinq ans. Elle écrira : « comme elles ont passé rapidement les années ensoleillées de ma petite enfance ». Charles évoquera aussi le temps béni de l'enfance. Tous deux ont vécu la mort de leurs proches avec ce sentiment d'abandon et leur enfance sera marquée par cette angoisse, cette peur d'être abandonnés. On ne comprend pas la jeunesse de Charles sans évoquer ces deuils.

Il va être élevé par son grand-père, le colonel de Morlet. A 12 ans, il va encore connaître une autre perte : celle de l'Alsace en 1870. Les Prussiens ont aussi occupé la maison des Martin à Alençon la même année et nous devinons ce que cela a produit dans la famille de Thérèse. Mais Charles, quant à lui, est obligé de s'enfuir. Il n'a plus de pays, il a perdu non seulement ses parents mais aussi sa terre natale. Cela va être un moment douloureux. On comprend mieux sa réaction au moment de la guerre de 1914, et celle de la France par rapport à la position de Benoît XV qui appelle à la paix. La plupart des ecclésiastiques français, et Charles de Foucauld y compris, ne vont pas adhérer à cet appel de Benoît XV ! Il fera toujours la distinction entre la culture allemande et l'idéologie prussienne.

En 1874, à seize ans, il perd la foi parce que, dit-il, il n'a pas rencontré de prêtres catholiques capables de répondre véritablement aux questions qu'il se posait. Nous sommes à l'époque de Renan, du Positivisme, du Scientisme. Il est allé au lycée à Nancy. Il a eu des maîtres de philosophie, de littérature qui professaient l'athéisme. Il dit lui-même qu'il faudra attendre plus tard, en 1886, la rencontre avec l'abbé Huvelin,

pour trouver un prêtre qui réponde, non seulement intellectuellement mais aussi spirituellement, à ses questions de sens. Charles de Foucauld avait les moyens de vivre, il était à la tête d'une fortune. Nous savons ce qu'il en a fait. Quand il reverra à Nazareth ses années de jeunesse, il écrira, sans doute en exagérant mais avec une part de vérité : « J'étais comme affolé et j'étais tout égoïsme, toute impiété, tout désir du mal ». Ses compagnons d'armes à Saumur et à Pont-à-Mousson, l'avaient surnommé « le gros Foucauld » et même certains le regardaient avec dédain en l'appelant : « le porc ».

Ce n'est pas uniquement la foi que perd Charles de Foucauld mais peu à peu, ce sont ses raisons de vivre. A vingt ans, son grand père vient de mourir. Affectivement, tous les liens ont disparu peu à peu. La solitude pèse lourdement. A quoi bon vivre, quand on a perdu, une à une, ses raisons de vivre ? Qu'est-ce que vivre sans la joie de vivre ? La vie a-t-elle un sens ?

La grâce du pardon et de la réconciliation.

Charles de Foucauld rejoint sans doute, à travers sa jeunesse, l'expérience de tant de jeunes d'aujourd'hui. Un jeune de vingt-trois ans, lors de sa préparation au mariage, dit : « J'ai perdu la foi depuis l'âge de quatorze ans, à la mort de mon grand-père. J'ai prié Dieu et il a laissé mourir celui qui était tout pour moi ». Charles a eu des raisons d'abandonner la foi de son enfance. Il n'a trouvé personne sur son chemin pour répondre à ses questions vitales et pourtant Dieu veillait. Il connaissait sa soif d'absolu. Il a été touché de plein fouet au niveau de la confiance : confiance en lui-même, dans sa famille, dans les autres, en Dieu. Or, le ressort de la vie, c'est la confiance. Nous grandissons toujours à la mesure des regards de confiance que l'on a posés sur nous, surtout dans notre enfance et dans notre jeunesse.

Charles de Foucauld se souviendra de ce jour d'octobre 1886, en l'église St Augustin à Paris et de l'accueil de l'abbé Huvelin. Il a vingt-huit ans, mais bien des événements ont préparé ce moment. Il y a eu surtout l'échec de la carrière militaire et l'exploration du sud du Maroc en 1883 et 1884. Il est devenu explorateur, comme il en existe à notre époque. Il y avait chez lui à la fois le goût de l'exploit, du risque, de l'aventure, mais il y avait sans doute cette soif de dépassement, cette recherche de

vérité, de simplicité, de rencontre d'autres cultures. L'expérience du désert du Maroc a été unique. Le désert vous oblige à vous recentrer sur ce qui fait l'essentiel de votre vie. Et quelque part, ce qu'on a laissé dans l'ombre, ce qu'on a voulu oublier réapparaît à la conscience. Comme pour l'eau trouble : la boue se dépose peu à peu, et l'eau devient transparente. On comprend sa vie, on relit son histoire d'une toute autre manière. C'est la grâce du silence. Le silence du désert n'est pas une absence, mais un trop plein de présence. Et c'est là qu'on apprend à recevoir. Charles le redira d'ailleurs dans l'une de ses méditations en 1897 à Nazareth : « Il nous faut passer par le désert pour apprendre à recevoir de Dieu ». Et c'est au désert aussi que l'on devient frère, parce que seul au désert, on ne tient pas. Peut être que ce temps de désert que l'Église d'Occident est en train de traverser est un temps spirituel très fort, où elle apprend à recevoir du Seigneur : « Je te conduirai au désert, dit le Seigneur, et je parlerai à ton cœur » (Osée 2,16). C'est aussi au désert que ce peuple devient un peuple de frères, le peuple de Dieu (Ezéchiel 11,20).

La rencontre avec le monde de l'Islam l'a fortement impressionné. Au cours de cette expédition, lui qui s'était habillé en rabbin Juif, a connu l'humiliation. Il a perçu la manière dont le pauvre pouvait être traité et méprisé, rejeté, exclu et bafoué dans sa dignité. Plus tard, il comprendra ce que signifie pour Jésus, prendre la dernière place. Sans majorer l'expérience du Maroc, on peut dire qu'elle a été un tournant dans sa vie de jeune. Rentré à Paris, il devient célèbre. Il a fait paraître son livre « Reconnaissance au Maroc » qui connaît un franc succès. Mais c'est sa rencontre avec l'abbé Huvelin qui va bouleverser sa vie. Nous n'aurions pas le Frère Charles sans la présence de ce prêtre qui a été témoin de la miséricorde du Père.

L'abbé Huvelin a accompagné Littré aux derniers moments de sa vie. Il avait fait Normale Sup. C'est à la fois un grand intellectuel de l'époque mais aussi un grand spirituel. C'est donc ce saint homme de Dieu qui va conduire Charles de Foucauld : ce ne sera pas facile d'accompagner un tel homme et un tempérament aussi fougueux. Il y a toujours plus de différence entre les âmes qu'entre les visages. Tout accompagnateur spirituel doit avoir beaucoup d'humilité. L'abbé Huvelin est un homme

rempli de bonté, avec une patience inouïe, et Dieu sait s'il en fallait avec Charles de Foucauld ! Les personnes qu'il a rencontrées sur son chemin sont aussi le fruit de la grâce. L'abbé Huvelin, sa cousine Marie de Bondy, sa sœur Marie, la famille qu'il va retrouver sont des présences que Dieu a mises sur la route du Frère Charles. L'abbé Huvelin dira souvent : « on verra plus tard, continuez, persévérez »... Quand on a en face de soi quelqu'un qui a une telle soif de vivre et un tel désir de perfection, qui est toujours en perpétuel mouvement, qui change d'idée : on dit : « patience, patience... ». C'est la sagesse spirituelle. Combien de fois, l'abbé Huvelin dira, et même avant sa mort en 1910 : « Ah ! avant tout, laissez agir la grâce, cela vient peut-être de vous, ce sont peut-être des projets que vous-même vous formez. Est-ce que c'est l'appel du Seigneur ? » Il l'invitera toujours à prendre le temps du discernement !

L'expérience, peut être la plus forte dans la vie de Charles de Foucauld, c'est cette rencontre de Jésus de Nazareth en l'église Saint-Augustin à Paris. On peut parler d'Effusion de l'Esprit comme l'on dit aujourd'hui. Il y a eu la grâce du moment de la conversion mais il y a eu tout ce temps de préparation que Frère Charles n'a pas perçu immédiatement. Les convertis ont parfois du mal à parler de leur enfance, de leurs racines. Ils ont souvent l'impression qu'avant la conversion il n'y a rien eu. Or, les fruits sont toujours dans les semences d'hier. Il n'y a pas d'arbre sans racines. Nous n'aurions pas la conversion de Paul sans l'acte d'offrande d'Etienne dans les Actes des Apôtres. Pour Dieu, il n'y a pas d'individu isolé. Toute notre vie s'enracine dans une communion puisque Dieu n'est que communion d'Amour. On le voit bien avec Thérèse et son message. La spiritualité de Thérèse s'enracine dans la foi de ses parents. Nous nous portons les uns les autres. Nous sommes toujours le fruit d'une offrande. Il y a une date précise dans la vie de Charles, mais il y a aussi tous ceux qui l'ont précédé et tous ceux qui priaient pour lui, et qui l'ont accompagné. Et il y a là un témoin de Dieu qui comprend cette âme à savoir l'abbé Huvelin et qui va dire : « Voulez-vous recevoir le pardon de Dieu ? »

Le pardon de Dieu

Celui qui cherchait la lumière et qui ne la trouvait pas dans ses années de jeunesse a fait une expérience unique à vingt huit ans. « Confessez-vous » lui dira l'abbé Huvelin. En quelque sorte, sortez de vous-même, de votre suffisance, de votre orgueil et recevez le pardon de Dieu. Charles est vraiment le fils prodigue de l'Évangile entre les bras du Père. Il reçoit lui aussi des sandales neuves et la plus belle robe, c'est-à-dire qu'il retrouve sa dignité de fils de Dieu que le Père veut lui redonner. Alors, comme le fils prodigue, il est invité à partager le festin que lui offre le Père. « Communiez » lui dit l'abbé Huvelin. La communion, à l'époque, était peu fréquente mais l'abbé sait ce qu'il fait. Après le pardon de Dieu, il s'agit d'accueillir l'Amour du Père qui guérit toute blessure. L'Eucharistie et l'Adoration seront au centre de la spiritualité de Frère Charles. En quittant St Augustin, il est envahi par cette paix infinie, une lumière radieuse et un bonheur inaltérable. Il n'y a plus de fêtes, plus de dames, plus de bons dîners et pourtant il connaît le bonheur qu'il a tant cherché et qu'il n'avait jamais trouvé. La grâce n'efface pas la nature même si elle la transfigure, avons nous dit. Il faudra beaucoup de temps pour que le tempérament impétueux et fougueux se laisse conduire sur les chemins de Dieu. Très vite il va vouloir brûler les étapes. Son désir de perfection, sa soif d'absolu ne vont pas se laisser maîtriser facilement. Il a entendu cette parole que Pierre a prononcé après la Résurrection de Jésus devant l'infirmes à la porte du Temple de Jérusalem : « De l'argent et de l'or, je n'en ai pas, mais ce que j'ai, je te le donne : Au nom de Jésus Christ de Nazareth, lève-toi et marche » (Actes 3,6). Charles de Foucauld vient de quitter l'or et l'argent. Il se lève et se met à marcher à la suite de Jésus de Nazareth. « Aussitôt que je crus qu'il y avait un Dieu, je compris que je ne pouvais faire autrement que de ne vivre que pour Lui » écrira t-il.

Il va relire cette expérience spirituelle quand il va être à Nazareth c'est-à-dire dix ans plus tard. Charles de Foucauld, en évoquant cette période de sa vie, se comparera au fils prodigue de l'Évangile. La tendresse, la miséricorde du père de l'enfant prodigue, il l'a d'abord expérimentée à travers la bonté de l'abbé Huvelin. La rencontre de l'abbé Huvelin, nous fait penser à Paul sur son chemin de Damas et la rencontre

d'Ananie. La prière de Ch. de F. : « Mon Dieu, si vous existez, faites que je vous connaisse » est proche de la question de Saül : « Qui es-tu Seigneur » (Actes 9,5)

Le Dieu que trouve Ch. de F. n'est pas celui qu'il cherchait : c'est celui qui a pris la dernière place. Dieu est là, présent en la personne de Jésus, une personne que l'on peut aimer, avec qui on peut entrer en contact et pour qui on peut vivre. Lui seul peut combler le vide. Il va vivre un retournement à 180°, une transformation de tout son être, même s'il n'a pas tout cru en un jour. Une vie nouvelle commence. Désormais, sa vie a un sens. Il ne peut vivre que pour ce Jésus qui l'aime, qui l'a pardonné et qui a pris la dernière place. Du Dieu si grand de l'Islam au Dieu si petit de la crèche de Bethléem et de Nazareth, tel est le chemin qu'emprunte Ch. de F. Comme St Paul, il peut dire « De riche, il s'est fait pauvre » (2 Cor. 8,9). Quatre ans après sa conversion, il écrira à H. Duveyrier : « J'aime Notre Seigneur Jésus-Christ - bien que d'un cœur qui voudrait aimer plus et mieux ; mais enfin je l'aime et je ne puis supporter de mener une vie autre que la sienne, une vie douce et honorée, quand la sienne a été la plus dure et la plus dédaignée qui fût jamais. Je ne pense pas la traverser en première classe, pendant que celui que j'aime l'a traversée dans la dernière » (Lettre à H. Duveyrier le 24/4/1890)

Conclusion : Charles de Foucauld a longuement contemplé Jésus dans l'Evangile et dans l'Eucharistie. La plupart de ses méditations écrites quand il était à Nazareth expriment son amour pour Jésus. Même quand il s'adresse à Dieu, c'est toujours en contemplant son maître et bien aimé Seigneur. Que ce soit à travers une méditation sur le Fils prodigue ou le modèle unique c'est toujours Jésus de Nazareth qu'il veut imiter et Jésus qui prend la dernière place.

Méditation sur le Fils prodigue

« Son père courut se jeter à son cou et l'embrassa tendrement ... apportez la plus belle robe et des chaussures, et tuez le veau gras ... » (Lc. 15,22)

« Mon Dieu, que vous êtes bon ! C'est ce que vous avez fait pour moi ! Oui, jeune, je suis allé loin de vous, loin de votre maison, de vos saints autels, de votre église, dans un pays éloigné, le pays des choses profanes, des créatures, de l'incrédulité, de

l'indifférence, des passions terrestres... Oh ! qu'il est douloureusement loin de vous ce pays-là ! J'y suis resté longtemps, 13 ans, dissipant ma jeunesse dans le péché et la folie. Votre première grâce (non la première de ma vie car elles sont innombrables à toutes heures de mon existence, mais celle en laquelle je vois comme la première aube de ma conversion) c'est de m'avoir fait éprouver la famine, famine matérielle et spirituelle ; vous avez eu la bonté infinie de me mettre dans des difficultés matérielles qui m'ont fait souffrir et m'ont fait trouver des épines dans cette folle vie. Vous m'avez fait éprouver la famine spirituelle en me faisant éprouver des désirs intimes d'un meilleur état moral ... et puis quand je suis revenu vers vous, bien timidement, en tâtonnant, vous faisant cette étrange prière: « Si vous existez, faites que je vous connaisse ». O Dieu de bonté qui n'aviez cessé d'agir depuis ma naissance, en moi et autour de moi, pour amener ce moment ; avec quelle tendresse, « accourant aussitôt vous avez couru vous jeter à mon cou et m'avez embrassé » , avec quel empressement vous m'avez rendu la tunique d'innocence .. et à quel divin festin, bien autre que celui de l'enfant prodigue, vous m'avez invité aussitôt ... Comme il est bon ce père de l'enfant prodigue, mais comme vous êtes mille fois plus tendre que lui ! Comme vous avez fait mille fois plus pour moi qu'il n'a fait pour son fils ! Que vous êtes bon, mon Seigneur et mon Dieu ! Merci ... sans foi merci ! (M.S.E.C 382^{ème})

Charles avait l'impression que sa vie n'était qu'ivraie. Dieu est capable de transformer l'ivraie en bon grain. C'est cela la grâce. L'abbé Huvelin va l'inviter à communier et même quotidiennement. C'était exceptionnel à cette époque. Puis Charles va retenir une parole que ce prêtre prononcera dans un de ses sermons : « Jésus de Nazareth a tellement pris la dernière place, que personne ne pourra la lui ravir ». Sans doute que l'abbé ne s'est jamais souvenu de cette phrase mais le Seigneur passe à travers les paroles d'humbles serviteurs.

Cette année 1886, finalement, sera toujours un peu mystérieuse. Avec humour, on peut parler du tiercé de Dieu en France. C'est l'année de la conversion de Charles de Foucauld, mais aussi celle de Thérèse où elle dit qu'elle est passée de l'enfentillage à l'âge adulte à Noël 1886. On ne peut pas oublier la conversion de Paul

Claudel à Notre-Dame en cette même nuit de Noël. Si nous élargissons à l'Eglise universelle, cette année-là fût aussi marquée par les martyrs de l'Ouganda.

Pour conclure cette première partie, on peut dire que la sainteté n'est jamais de l'ordre de l'instantané. Nous ne voyons pas le sillon que le Seigneur a peu à peu tracé pour venir un jour de printemps y semer sa grâce. Toute effusion de l'Esprit suppose toujours des médiations. La conversion véritable est le fruit d'une communion que nous appelons la Communion des Saints. La sainteté est une histoire sacrée, fruit d'une vie qui a accepté d'entrer dans le temps de Dieu et qui n'est pas celui des hommes. Il nous faudra toujours, comme Frère Charles, passer de la sainteté rêvée à l'offrande de nos pauvretés.

2^{ème} partie - De la Sainteté rêvée à l'offrande de sa pauvreté.

Nous allons nous arrêter quelques instants sur cette période de sa vie qui va de 1886 à 1916. Vous avez peut être remarqué que cela fait 30 ans comme Jésus à Nazareth. Et dans ces trente années, il y aura ce désir d'imiter Jésus à Nazareth, « d'être avec Jésus ». C'est un terme qui revient sans cesse de 1886 à 1901, c'est-à-dire quinze ans. Puis, après son ordination sacerdotale en 1901, il y aura la période « d'aller vers », surtout à Béni-Abbès et à Tamanrasset. Cette période durera aussi quinze ans, de 1901 jusqu'au 1^{er} décembre 1916, le jour de sa mort. A sa manière, il a été à la fois disciple et apôtre de Jésus comme il a été fils du Père et frère des hommes. C'est étonnant comment le Seigneur a mis de l'harmonie, de l'unification dans sa vie spirituelle alors que dans la recherche continue de sa voie, nous avons l'impression d'une errance.

Ce qui a unifié sa vie, c'est d'abord cet amour passionné de Jésus de Nazareth, au point de vouloir l'imiter à la lettre, presque servilement. Sans cesse, il cherchera la dernière place, que ce soit à Akbès quand il sera trappiste ou à Nazareth dans sa cabane dans le jardin des Clarisses. Mais nous savons bien que le regard qu'il porte sur Jésus de Nazareth est davantage celui d'un vicomte de la fin du XIX^{ème} siècle que celui d'un charpentier du temps de Jésus.

Il n'y a pas de sainteté sans amour dirions-nous. « Et il n'y a pas d'oblation sans immolation » ajoutera Frère Charles. C'est en contemplant le cœur et la croix, qu'il comprendra qu'il n'y a d'amour que dans le don et que l'amour rime avec souffrance. Car la plus grande souffrance c'est de ne pas aimer comme Jésus aime. Pour lui, ce sera l'image du grain de blé dans l'Évangile. Si le grain de blé ne s'était pas donné, il se serait desséché peu à peu dans un grenier. Seuls ceux qui donnent leur vie à la suite du Christ fécondent l'humanité. C'est cela la sainteté, selon l'Évangile. Les grands témoins qui marquent l'histoire sont des hommes et des femmes qui ont osé donner leur vie. Un certain nombre de religieux ou religieuses savent bien, que si leur fondateur ou fondatrice n'avait pas fait l'acte d'offrande de leur vie, ils ne seraient pas là aujourd'hui. Combien de jeunes répondent : « Ce n'est pas écrit pigeon sur mon front », voulant dire que donner sa vie, c'est se faire piéger. Il faut profiter, jouir, prendre et avoir toujours plus, là est le vrai bonheur semble dire notre société de consommation. Charles de Foucauld a pu jouir et profiter de la vie, cela ne l'a pas rendu heureux. Son vrai bonheur, il l'a trouvé dans l'offrande de sa vie, plus spécialement celle de sa pauvreté et dans l'amour des petits.

La sainteté au cœur de la fragilité.

Lorsque Charles de Foucauld est en plein doute sur sa vocation de Trappiste et au moment où il va renoncer à faire ses vœux définitifs, il va méditer la dernière parole de Jésus sur la croix en 1896 à Akbès en Syrie : « Père, entre tes mains, je remets mon esprit ». Cette méditation deviendra un jour la prière d'abandon que réciteront les disciples du Frère Charles. Or, la petite Thérèse se trouve au fond d'un carmel, à plusieurs milliers de kilomètres et elle vient d'écrire un an auparavant son acte d'offrande en 1895. C'est étonnant comme ces deux textes sont très proches spirituellement. A sa manière, Frère Charles écrit l'acte d'offrande de sa vie qu'il va vivre jour après jour pendant vingt ans. Il avait l'impression que le fait d'avoir quitté sa famille, le 16 janvier 1890, pour entrer à la Trappe avait été cet acte d'abandon. Or,

c'était l'offrande d'une liberté mais non d'une pauvreté. C'était un riche qui offrait, ce n'était pas encore un pauvre qui n'avait plus que sa pauvreté à offrir.

C'est en faisant peu à peu l'expérience de sa fragilité humaine, en particulier dans la dernière partie de sa vie à Béni Abbès et à Tamanrasset qu'il va expérimenter sa pauvreté. En 1901, après son ordination sacerdotale, il rêve d'annoncer l'Evangile aux pauvres du Sahara. En 1905, au moment de rejoindre Tamanrasset, il écrit : « J'offre ma vie pour la conversion des Touaregs, du Maroc, des peuples du Sahara, de tous les infidèles. Il s'agit d'imiter Jésus dans sa vie cachée ». Or, voilà qu'au début de l'année 1908, il connaît l'expérience de la solitude, de l'abandon, de la maladie qui risque de le conduire à la mort. C'est en même temps un échec certain au niveau de la mission : Il n'a converti personne. Il n'a aucun disciple. Lui qui rêvait de célébrer chaque jour l'Eucharistie et de porter mystérieusement la présence de Jésus en Terre d'Islam n'a plus l'autorisation de Rome de dire la messe seul. Il était venu pour servir les pauvres qui admiraient sa générosité. Il n'a plus rien à offrir et pourtant la sécheresse s'étend sur l'ensemble des régions du Hoggar. Ce sont quelques femmes, pauvres parmi les pauvres, qui en prenant le peu de lait qui reste de quelques chèvres, vont lui sauver la vie. Lui qui était venu pour donner va enfin apprendre à recevoir. Lui dont la devise était « jamais arrière » va enfin se réconcilier avec sa fragilité. Il voulait être frère des petits, le voilà devenu petit frère. Il voulait aider les pauvres, le voilà devenu pauvre. Il sait désormais qu'un pauvre aidé demeure un pauvre, mais qu'un pauvre aimé devient un frère. Il a touché du doigt sa pauvreté, sa petitesse. Il s'est même réconcilié avec elles et les a offertes. Il a entendu cette phrase du Seigneur qui dit à St Paul : « Ma grâce te suffit... ma force se déploie dans ta faiblesse » (2 Co. 12,9).

Il écrira deux mois plus tard à sa cousine : « Notre anéantissement est le moyen le plus puissant que nous ayons de nous unir à Jésus et de faire du bien aux âmes. (Il cite ici St Jean de la Croix comme le jour de sa mort). Il ne manque pas dans nos vies de ces changements qui obligent à un passage à une certaine mort. Quand l'espace pour respirer se restreint, quand il n'est plus possible de dire ou de faire, quand notre compétence, notre dévouement et notre zèle deviennent même des obstacles,

quand la situation semble désespérée, nous aimons entendre nous redire en écho à St Paul : « la faiblesse des moyens humains est une cause de force, pour affermir l'espérance au cœur même de nos fragilités et de nos détresses ». Frère Charles est sur le chemin de la sainteté. La grâce ne supprime pas la nature, les blessures, elle les transfigure de l'Amour du Père. Frère Charles a fait de sa fragilité un chemin d'humanité et de sainteté. C'est un blessé de la vie, parfois même un écorché vif qui est devenu un fils et peu à peu un frère, un tendre frère, un petit frère. Voilà ce que fait la grâce du Seigneur à travers le mystère de la faiblesse et de la fragilité humaine.

La grâce du Second Appel.

Frère Charles vient de vivre ce que dans l'Évangile nous appelons le deuxième appel et toute vie qui emprunte le chemin de la sainteté passe un jour ou l'autre par ce deuxième appel. Dans l'Évangile de Jean, Pierre a vécu ces deux appels. Il y a l'appel du départ où il suit Jésus avec son frère et puis il y a l'appel après le reniement. Jésus ne lui pose plus qu'une seule question : « M'aimes-tu ? » Pierre lui répond qu'il l'aime d'un amour d'amitié. Jésus lui avait demandé s'il était capable de l'aimer de l'amour même de Dieu (Agapé). Nous pressentons l'humilité de Pierre. Il a touché du doigt sa pauvreté, son péché. Jésus peut lui dire alors : « Quelqu'un te conduira là où tu ne voudrais pas aller... suis-moi » (Jn 21,15-19). Frère Charles a accepté peu à peu cette dépendance, cet abandon entre les mains du Père à la suite de Jésus. Il est devenu un petit frère, un pauvre frère acceptant de dépendre des pauvres. Il n'était plus venu pour donner uniquement, il était venu pour partager, pour apprendre à recevoir des autres. Il va offrir peu à peu cette part d'humus et même d'ivraie qui est en lui, au lieu de la nier, de la cacher, pour que la grâce en fasse un chemin de sainteté.

Charles de Foucauld nous révèle que la sainteté va bien au-delà de la guérison des blessures. Le Salut que propose le Ressuscité cohabite avec la marque de ses blessures quand il apparaît à ses disciples. La grâce cicatrise les blessures de la vie, elle ne les efface pas. Toute cicatrice demeure une fragilité. Il y a une idéalisation de la sainteté qui relève d'un perfectionnisme physique, moral et spirituel. Nous sommes toujours ivraie et bon grain et le Seigneur nous demande d'offrir les deux. C'est en

passant par ce chemin que Frère Charles a vécu les dernières paroles de Jésus lors de sa Passion : « Père, que ce ne soit pas ma volonté qui se fasse mais la tienne » (Lc 22,42). C'est cette phrase que prononçait sa maman de sa mort et qu'elle avait fait inscrire sur sa tombe. Lui qui a posé la question à Jésus au moment de sa conversion, comme les foules au moment de la multiplication des pains : « Que devenons-nous faire pour travailler aux œuvres de Dieu ?, s'entend répondre par Jésus : L'œuvre de Dieu, c'est que vous croyiez en celui qui l'a envoyé ». (Jn 6,29).

Par sa foi en Jésus de Nazareth, peu à peu Frère Charles s'est laissé façonner par le Seigneur. On pourrait évoquer bien des aspects de sa vie que nous ne pouvons pas aborder ici, par manque de temps : La Sainteté au cœur du quotidien avec la spiritualité de Nazareth. Le christianisme est l'une des rares religions au monde à sanctifier le quotidien. La Sainteté au cœur de l'apostolat qui s'enracine dans l'Eucharistie et l'adoration Eucharistique. La Sainteté vécue dans le compagnonnage des plus pauvres et la spiritualité du petit et du frère. La Sainteté en terre d'Islam, tournée vers la prière et l'amitié fraternelle. Sa vie a été une présence aimante, offrante et adorante. Peu à peu, il est passé de l'Eucharistie à une vie Eucharistique, comme il est passé de l'exposition du Saint-Sacrement à une vie exposée. La Sainteté se réalise au long d'une vie bien plus que dans des temps forts, même s'ils sont nécessaires. Le Seigneur veut faire de notre vie une histoire sainte. Acceptons de ne pas tout comprendre immédiatement des événements que nous vivons.

Les œuvres de miséricorde

Charles de Foucauld a fait une expérience forte de la miséricorde de Dieu en 1886 et cette découverte l'a invité à être lui-même miséricordieux. Il écrira : « Je tâche de sauver les hommes par la parole et les œuvres de miséricorde » En méditant le chapitre 5 de l'évangile de saint Matthieu, il écrit dans le langage de l'époque alors qu'il est à Nazareth : « Soyons miséricordieux, c'est-à-dire faisons du bien aux malheureux, aux besogneux, à tous ceux auxquels il manque quelque chose, à tous ceux dont l'âme et le corps a besoin...Soyons miséricordieux de pensées, de paroles et d'actions. Que nos pensées soient miséricordieuses sans limite afin d'être conformes à

celle de Dieu qui « Miséricorde et Vérité » : que nos paroles et nos actions n'aient, dans leur miséricorde, d'autres limites que celles qui leur sont tracées par l'obéissance au Père spirituel. La miséricorde n'est autre chose qu'une subdivision de la charité, une subdivision de l'amour des hommes...L'amour du prochain souffrant, le cœur envers les souffrants, les malheureux, les besogneux, les misérables. ***Soyons miséricordieux comme notre Père céleste est miséricordieux. »***

En 1899, dans un autre commentaire de Saint Matthieu, il met dans la bouche de Jésus ces paroles : « Les miséricordieux sont ceux qui se penchent, s'inclinent avec charité vers les misérables, ce sont ceux dont le cœur va au devant des misères du prochain, des misères de l'âme, et des misères du corps, de l'esprit et du cœur, pour soulager les unes et les autres, celles de l'âme, crimes, péchés, vices, défauts, imperfections, en les pardonnant d'abord, en tachant ensuite de convertir et de sanctifier ; celles du cœur, douleurs, souffrances, amertumes, tristesses, faiblesses, en consolant, apaisant, fortifiant ; celles de l'esprit :erreurs, ignorances, doutes, incertitudes, en instruisant, éclairent, conseillant ; celles du corps en donnant à qui manque, soignant qui est malade, soulageant tout besoin. Voilà les miséricordieux ; la même mesure qu'ils auront faite aux autres, leur sera faite par moi » dit Jésus.

En 1909, il écrira : « Mon apostolat doit être l'apostolat de la bonté ; en me voyant on doit se dire : »Puisque cet homme est si bon, sa religion doit être bonne...Je voudrais être assez bon pour qu'on dise : « Si tel est le serviteur ; comment donc est le maître ? »

Conclusion : FRÈRE UNIVERSEL

On ne comprend bien la vie d'un être humain qu'au moment de sa mort. Comme tous les hommes de communion à travers l'histoire, Frère Charles est mort, victime de la violence et de la haine à la suite de son Bien-aimé, Maître et Seigneur, Jésus de Nazareth. En ce 1^{er} décembre 1916, 1^{er} vendredi du mois, un corps est là, recroquevillé, raidi, à même le sol, les mains attachées derrière le dos. Frère Charles vient d'être tué d'une balle dans la tête, victime d'un groupe d'Islamistes qui venaient sans doute l'enlever pour le prendre en otage. Il est là, au pied du fortin à Tamarrasset qu'il avait

fait construire pour protéger les habitants. La nuit tombe sur Tamanrasset. Non loin de ce corps raidi, à l'intérieur du fortin, à même le sol, au milieu de tas de papiers jetés pêle-mêle, il y a la lunule du Saint Sacrement que Frère Charles a tant adoré. Son Maître et Seigneur l'a rejoint jusque là. Non loin de là, à même le sable, les quatre Évangiles, la Parole de Dieu qu'il a tant méditée. Le courrier était prêt et dans l'une de ses lettres, il avait écrit : « Quand on peut souffrir et aimer, on peut beaucoup, on peut le plus qu'on puisse en ce monde ... On trouve qu'on n'aime pas assez... comme c'est vrai. On n'aimera jamais assez ». Ce furent aussi les dernières paroles de l'abbé Huvelin. Frère Charles avait compris qu'il n'y a de Sainteté que dans une vie offerte par amour, jusqu'au bout de l'amour. Peu à peu, l'Esprit de Dieu l'avait conduit du « jamais arrière » « à tout est consommé ». Le vrai bonheur est d'aimer et d'être aimé de Dieu. Peu à peu, il était entré dans le bonheur de Dieu et il était devenu l'homme des Béatitudes.

Comme le grain de blé jeté en terre, son corps avait été placé à même le sol, dans le fossé, autour du fortin avec les corps de trois musulmans. Parce qu'il s'était identifié peu à peu à Jésus de Nazareth, dans l'acte d'offrande de sa vie, il était devenu frère en humanité, au point que dans sa mort, il avait rejoint ses frères musulmans, gisant-là, côte à côte mystérieusement. Sa mort même n'a rien d'extraordinaire. C'est un fait divers, parmi tant d'autres. Il est là, abandonné dans l'effacement de ce qu'a voulu être sa vie, comme l'olive oubliée sur l'olivier après la cueillette. Et de manière peut être prophétique, l'amenokal Moussa Agg Amastan, chef des Touaregs, un musulman, écrira à la sœur de Charles : « Charles, le marabout, n'est pas mort pour vous autres seuls, il est mort pour nous tous. Que Dieu lui donne la miséricorde et nous nous rencontrions avec lui au paradis ! ».

Charles de Foucauld a été sensible à la dimension fraternelle non seulement en paroles mais en actes. Son langage, ses lettres traduisent toujours une grande sensibilité. Nous avons vu que le fait d'avoir été orphelin très jeune n'est pas étranger à cette dimension affective. Que cette affection se manifeste vis-à-vis des membres de sa famille, des amis cela se comprend. Il appellera Louis Massignon : « Mon très cher frère en Jésus ». Mais pour lui, le frère par excellence c'est Jésus de Nazareth. La

dimension fraternelle s'enracine dans la contemplation de Jésus à Nazareth. C'est le lieu où Jésus a été pleinement Fils du Père et Frère des hommes. C'est bien à la suite de Jésus qu'il s'agit de devenir frère comme le dit l'Évangile. « Celui qui fait la volonté de Dieu, dit Jésus, celui-là est mon frère, ma sœur, ma mère » (Marc 3,35). Pour Frère Charles, on choisit ses amis, on ne choisit pas ses frères. Qu'il soit à Béni Abbès ou à Tamanrasset, ses frères ce sont aussi bien les militaires que les esclaves. Et peu à peu, il comprendra qu'en vivant auprès des plus pauvres, l'être humain a parfois besoin davantage d'amitié que de pain. Un pauvre aidé demeure un pauvre. Un pauvre aimé devient un frère.

C'est en allant à la rencontre de la différence qu'il a compris peu à peu le sens de la fraternité. L'être humain a soif de communion bien plus qu'il ne l'imagine, mais souvent il se contente de groupe fusionnel ou simplement de convivialité. Or, la fraternité est bien plus que la convivialité, elle est communion dans la différence. L'histoire humaine depuis ses origines est davantage le récit d'expériences de fraternités déchirées que de fraternités accomplies. Dans la bible, il suffit de penser à Caïn et Abel. Dans l'histoire de la fondation de Rome, évoquons Romus et Rumulus. La violence est à l'origine de l'humanité. La domination et la jalousie l'emportent sur la communion. Dieu ne cesse de dire à l'humanité : « Qu'as-tu fait de ton frère ? ». Elle répond toujours comme Caïn : « Est-ce que je suis responsable de mon frère ? » Aujourd'hui, nous entendons : « Ce n'est pas mon problème ».

Parce qu'il a vécu cette tension de la différence, à la fois de race, de culture, de religion, de milieu social, Charles de Foucauld a pressenti l'appel à la Fraternité. Elle naît au cœur de ces tensions. Au lieu de nous blesser, la différence devrait nous enrichir mais c'est toujours le contraire. Même dans une fratrie familiale, la fraternité n'apparaît pas spontanément. Elle est l'œuvre d'un dépassement, elle s'enfante dans le pardon, elle est le fruit d'un amour, celui des parents, par exemple. La Fraternité n'exige pas d'abord l'égalitarisme mais le partage. Elle n'impose pas l'uniformité mais l'unité. Ce n'est pas parce que nous vivons le clonage médiatique à notre époque que nous sommes

davantage frères. Ce n'est pas parce que les jeunes portent les mêmes vêtements de marque qu'ils sont plus fraternels.

C'est en percevant le projet de Dieu sur l'humanité que Charles de Foucauld parlera de tendre frère, de petit frère, et même de frère universel. On ne peut séparer ces trois qualificatifs sans trahir sa vision de la Fraternité. Toute sa spiritualité est orientée vers la relation et plus spécifiquement vers la communion. N'est-ce pas le projet de Dieu à l'origine de l'humanité ? Dans le livre de la Genèse, Dieu sépare et distingue et il crée la différence. « Et Dieu voit que cela était bon » ajoute la bible. Quand il crée l'humanité, celle-ci est à son image, parce qu'elle est au masculin et au féminin, et la bible ajoute même que « Dieu vit que cela était très bon ». La relation est donc fondatrice de l'humanité au point que Dieu dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul ». Il refuse l'instinct de fusion : « C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère » au profit de la communion dans la différence. Nous comprenons mieux, nous les chrétiens qui parlons de Trinité, que Dieu est véritablement communion dans cette différence : Père - Fils - Esprit. Finalement, Dieu est fraternité. Par ailleurs, certains Pères de l'Église ont appelé celle-ci aux premiers siècles du christianisme : la Fraternité. Or, l'expérience que relate la bible est davantage une situation de rupture, d'exclusion et de conflit car l'humanité ne supporte pas plus cette dépendance vis-à-vis de l'Autre (Dieu) et vis-à-vis des autres. Finalement, la communion est toujours en échec. Que ce soit l'idolâtrie avec le veau d'or, que ce soit l'uniformité et l'exclusion avec Babel, que ce soit le rejet des peuples païens avec la mission de Jonas, les croyants de l'histoire ne cessent eux-mêmes de s'éloigner du projet de Dieu. « Au commencement est la relation » dit Gaston Bachelard. Ce scientifique a pleinement raison. En regardant les récits de la création, nous découvrons que Dieu est relation. La création est le fruit de son Amour. Mais pour les chrétiens, c'est en contemplant Jésus de Nazareth sur la croix comme l'a fait Charles de Foucauld, qu'ils comprendront le sens de la relation. Dieu est tourné vers le Fils, vers ce qui est différent de Lui, vers l'humanité. Jésus révèle le Père, il est Fils. Il se cesse d'être tourné vers le Père. Il est frère, il ne cesse d'être tourné vers les hommes. C'est bien là le fondement de la Fraternité pour Frère Charles.

Vivre la fraternité est crucifiant. Comme l'écrit Saint Paul : « Les uns comme les autres, réunis en un seul corps, le Christ voulait les réconcilier avec Dieu par la croix : en sa personne, il a tué la haine » (Eph. 2,16). Tous les hommes de communion ont été victimes de la violence. Non seulement Charles de Foucauld, mais aussi Martin Luther King, jusque Frère Roger de Taizé. La liste est longue, mais il n'y a pas de fraternité qui n'échappe à cette réalité mystérieuse. La fraternité selon l'Évangile suppose de contempler Jésus sur la Croix. N'est-ce pas sa dernière prière avant de mourir : « Père, qu'ils soient un en nous afin que le monde croie » (Jn 17,21) . Il n'y a pas de fraternité finalement qui ne puisse naître sans le don d'une vie. « Aimez-vous les uns les autres, dit Jésus, comme je vous ai aimés ». Il s'agit bien de fraternité, de communion dans la différence. Jésus n'a pas dit « les uns les uns » mais bien « les uns les autres ». Et il élargira cette fraternité à tout être humain, surtout aux plus petits. Ce sera l'expérience même de Frère Charles. « Nul n'aura quitté ... avait dit Jésus qu'il ne reçoive au centuple » (Marc 10,19). Ce centuple, il va l'élargir aussi à tous les humains, les plus pauvres que Dieu lui donne. Il rêvait d'avoir des disciples et ce sont les pauvres qui deviennent ses frères. Il se voulait pauvre par idéal monastique. Il n'était alors qu'un bienfaiteur. Il a appris à recevoir et il a découvert l'amitié fraternelle. Des liens se sont créés. Il est devenu l'homme de la communion.

Un amour fraternel se fonde toujours sur la réciprocité, sur la confiance mutuelle dans une certaine égalité. C'est toujours un amour qui fait naître à la liberté, mais la communion rime avec pardon, faiblesse et compassion. C'est parce que Frère Charles a été un être pardonné, réconcilié avec sa faiblesse et qu'il avait un profond amour pour les pauvres, qu'il est devenu un homme libre, un frère, un petit frère universel. Car seul le petit est capable de créer de la communion. Les hommes n'entrent véritablement en communion que lorsqu'ils acceptent d'être faibles, démunis, vulnérables. En un mot, quand ils se laissent toucher par l'autre. A ce moment là peut naître une communauté de vie et d'amour. Ces communautés, Frère Charles ne les a pas vues de son vivant, mais elles naîtront de son acte d'offrande. Il n'a pas toujours réussi

à vivre ce qu'il écrivait ou ce qu'il pensait être sa voie. Mais il a accepté d'offrir sa pauvreté. Car depuis toujours, c'est avec de pauvres pécheurs que Dieu fait des saints. C'est parce qu'il a été sauvé à l'exemple de Moïse, qu'il a pu devenir un Sauveur pour ses frères. Notre liberté passe toujours par la libération des autres. Il est pour nous aujourd'hui un frère dans la foi et sur le chemin de la sainteté. Il a planté en terre un grain profond, un grain vivant d'amour qui est devenu un arbre et un jour une forêt. Il a découvert que Dieu n'était pas le garant de ses actions ni de ses projets. Mais au cœur même de la nuit de l'échec et du doute, il est devenu un homme de foi. Il savait qu'il n'y a pas de foi qui ne soit éprouvée, comme il n'y a pas d'arbre qui ne doive être émondé pour porter du fruit.

Comme l'olive oubliée par les hommes après la récolte, il s'est offert aux mains de Dieu. Peu à peu, il a compris que les bras de la croix sont les bras du Père. Livré aux mains des plus délaissés, à la suite de Jésus de Nazareth, sa vie est devenue un souffle habité par l'Esprit. Comme son Maître et Seigneur, cet homme a cru à la lumière au cœur de la nuit. Comme tous ces témoins de Dieu qui ont fécondé l'histoire humaine, il a traversé la vie en allant de « Père, pourquoi m'as-tu abandonné ? » pour murmurer dans un ultime soupir : « Père, je m'abandonne à Toi ».

« Aimer, c'est se livrer comme Jésus sur la croix » avait écrit Frère Charles. Seuls ceux qui donnent leur vie à la suite de Jésus fécondent l'histoire. Le véritable missionnaire est le Saint. Mais il n'y a de Sainteté que dans l'offrande d'une pauvreté aimante. Frère Charles est un vrai témoin de Jésus de Nazareth pour notre temps.

† Jean-Claude BOULANGER